

Une expérience pilote à Grenoble

par le docteur Elisabeth Gautier-Jalaguier*

Quand un enfant ne peut plus aller à l'école en dépit de lui, on parle de « refus scolaire anxieux ». C'est un symptôme de troubles. Soit ils sont liés à son environnement : une pression scolaire ou familiale trop forte, du racket, un déménagement... Soit ils tiennent à sa structure psychique propre : troubles de la personnalité, dépression, phobie à proprement parler, une peur irraisonnée d'un objet en principe inoffensif, qui déclenche une angoisse majeure. Très souvent, quelle que soit l'origine de ces troubles, ils révèlent une fragilité interne liée aux modalités d'attachement aux parents, dans la petite enfance. Dans l'académie de Grenoble, l'Éducation nationale a créé avec la Fondation Santé



E. Gautier-Jalaguier

des Étudiants de France une unité « soins-études » pilote pour accueillir tous ces enfants malades. Elle met à la disposition de la FSEF des professeurs pour maintenir le lien avec les études. Premier palier de ce dispositif : l'établissement et le médecin scolaire. Les troubles qui relèvent de l'école peuvent être traités sur place. Les autres sont adressés à un deuxième palier, la Maison des Adolescents, une sorte de guichet unique pour l'académie, où travaillent des psychiatres qui décident du traitement.

L'enfant peut être pris en charge à l'hôpital, à la Maison des Ados ou dans une des deux classes passerelles, à Grenoble. **Propos recueillis par C. B.**
 (*) Psychiatre, responsable médical de la Maison des Adolescents de Grenoble.

conçues pour des enfants formates, de plain-pied avec les exigences de l'école. » L'obsession des notes, la solitude de l'élève face à ses tâches, l'absence de rapport personnel avec les professeurs, les emplois du temps saturés... tout cela peut devenir toxique. Pour les cancracs comme pour les cracks. Pour les demunis comme les bien lotis.

Lucie, 16 ans, était du type enfant modèle. Une vie réglée comme du papier à musique : entraînement de natation quatre fois par semaine, première de la classe... Sa mère, qui

lycée. » Passée du rêve d'intégrer l'équipe de France à l'écran de télévision pour seul horizon. En attendant une place dans une structure adaptée. La pression familiale était-elle trop forte ? Probablement. Mais sa psychiatre pointe un autre facteur de troubles : « Aujourd'hui, les pères sont attaqués, on conteste leur autorité. Si le père de Lucie avait osé la forcer, elle serait retournée au lycée. » La phobie est généralement reliée à la période de la petite enfance. « Aux modalités d'attachement, dit la pédopsychiatre Elisabeth Gautier-Jalaguier. à

LUCIE EST PASSÉE DU RÊVE D'INTÉGRER L'ÉQUIPE DE FRANCE DE NATATION À L'ÉCRAN DE TÉLÉVISION POUR SEUL HORIZON.

avait arrêté de travailler pour éduquer ses deux rejetons, admirait son organisation : « Tout était calculé, son temps de devoirs, son temps de goûter... » La belle mécanique s'est enrayée à la fin de la troisième. Mal au dos, tendinite : Lucie abandonne la compétition. A l'école, elle déprime. Ses résultats chutent. « Je n'en pouvais plus de tous ces échecs », dit-elle. Un jour, ça a lâché. « Depuis octobre, je suis à la maison, je ne vais plus en cours, je sors juste pour aller chercher le pain, et aller à mes rendez-vous chez le psychiatre. Je ne peux même plus longer les murs de mon

Grenoble, si l'enfant a eu avec sa mère une relation trop fusionnelle ou trop angoissée, sans que rien ni personne – le travail de la mère, le père occupant la place qui est la sienne, un tiers... – ne l'ait aidé à se détacher, alors les coups de boutoir de l'adolescence réactivent chez lui ce sentiment de précarité affective, amplifié par l'école. »

L'Éducation nationale ne sait pas faire. Alors les parents vont chercher de l'aide ailleurs. A Grenoble, la Fondation Santé des Étudiants de France a ouvert deux classes spécialisées dans l'enceinte du collège

Stendhal (2). Deux classes passerelles pour franchir l'espace menaçant entre la maladie et l'école. Louise est en quatrième. Fluette, le dos arqué, le visage étroit, des poignets d'allumettes, et une voix si timide ! Elle ose à peine exister. Avec Zora qui zézaie et Martin, empêtré dans ses bras trop longs, ils étudient le voyage de Gulliver. Louise réapprend à se faire confiance. A dire « je » devant les autres. Il y a deux mois, elle se cachait derrière ses cheveux. Cet après-midi, elle porte une natte qui dévoile son visage inquiet. « La plupart des élèves, chouchoutés et rassurés, réussissent à raccrocher une classe normale après quelques mois », dit Geneviève Letellier, la +directrice du dispositif.

L'hôpital, dernier recours

Mais souvent, faute de structures adaptées, l'hôpital reste le dernier recours. « On commence par mettre à plat la situation, faire la part des difficultés d'apprentissage, de la dépression, de la crise d'adolescence... On découvre souvent qu'il s'est passé quelque chose dans le lien entre l'enfant et le parent », explique Marie-France Le Heuzey, pédopsychiatre à l'hôpital Robert-Debré. Puis les adolescents sont pris en charge de multiples façons : thérapies individuelle et familiale, atelier de reconstruction de l'estime de soi... et retour à l'école progressif. Les médecins commencent parfois par trancher dans le vif, en isolant quelques jours le jeune phobique de ses parents. La situation familiale est si confuse, les rôles des uns et des autres si emmêlés que, au bout du compte, l'enfant est coincé. « Il faut l'aider à trouver sa place d'enfant », poursuit Marie-France Le Heuzey.

Sophie, 16 ans, blonde et diaphane, était une excellente élève. Elle a grandi auprès d'une mère frappée de cécité, malheureuse d'avoir raté médecine alors que sa sœur avait réussi Normale sup, et rudoyée par son mari. Un héritage écrasant pour cette fille unique, objet de toutes les ambitions maternelles. Elle a été hospitalisée deux mois à Robert-Debré après une attaque de panique en classe. « Avec le thérapeute, j'ai réappris à aller au lycée. Jusqu'à la porte le premier jour. Je l'ai touchée. Le lendemain, je suis allée jusqu'au bureau du conseiller d'éducation. On m'a fixé un programme : j'allais deux heures par semaine en classe. Puis trois... Aujourd'hui, j'ai encore des exercices à faire : aller à l'école coûte que coûte, éviter d'éviter tout ce qui peut me faire peur », dit-elle de sa voix appliquée. Elle est en première au lycée à Paris, suit tous les cours, et prépare le bac de français. On lui souhaite tout le bonheur du monde.

CAROLINE BRIZARD

(1) Ligne Inter-Service-Parents 0810-659-009.
 (2) www.fsef.net